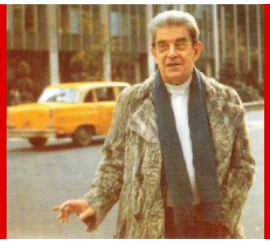
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° **737** – Lundi 11 septembre **2017** – 13 h 05 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

En route

EDITORIAL

Si les migrants nous regardent encore, par Anaëlle Lebovits-Quenehen

EN AVANT

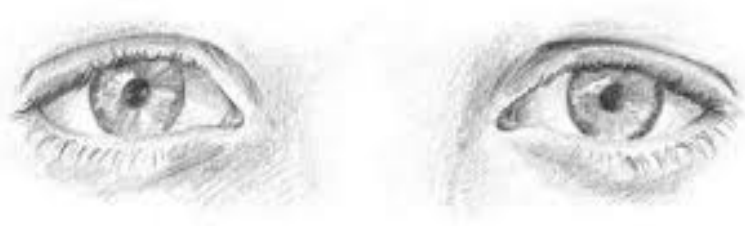
Apprendre à vivre avec la psychanalyse ? par Virginie Leblanc et Fabian Fajnwaks

LECTURES

Qu'on lise…, par Nathalie Georges-Lambrichs

LA REDACTION

***Lacan Quotidien* – En route !**



ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen

Si les migrants nous regardent encore

À l'heure de la rentrée, il est toujours et encore question des migrants. Alors que Donald Trump entend mettre fin au programme de protection des jeunes migrants mis en place par Obama en 2012, Emmanuel Macron annonce un projet de loi sur l'asile et l'immigration pour le premier semestre 2018. L'été qui s'achève, quant à lui, a connu les vicissitudes de l'inquiétant C-Star, le bateau anti-migrants de ces militants d'extrême-droite autrichiens, allemands, italiens et français venus ensemble dire aux migrants qu'ils ne feraient pas de l'Europe leur foyer : « *No way !* »

Cette rentrée n'est donc pas sans nous ramener à Bruxelles, à la veille des vacances de cet été. Notre Congrès européen de psychanalyse (1) y a accueilli, on s'en souvient, le docteur Pietro Bartolo venu parler de son action à Lampedusa. Si son témoignage fut édifiant – d'autant plus qu'il était accompagné de photos et de vidéos rendant spécialement sensible le sort des migrants qui tentent de vivre encore –, s'il fut reçu par une *standing ovation*, si le Dr Bartolo y a justement rappelé quelques évidences, de ces évidences que l'on sait d'un savoir qui ne s'inscrit pas nécessairement sur notre corps, ni dans notre chair – ou à peine, ou si peu –, il y a plus.

L'ovation suscitée par ce témoignage a, me semble-t-il, attesté du passage d'un savoir déjà là – chacun sait que les migrants vivent ou survivent dans des conditions déplorables – à un savoir désormais éprouvé. C'est, ce me semble, la raison de la *standing ovation* qui l'a salué. Elle vint ainsi indiquer que le savoir n'implique pas nécessairement que le corps soit marqué par ce que l'on sait. Le cas échéant, les larmes signent justement le passage d'un type à l'autre de ces savoirs : du savoir, disons, théorique au savoir éprouvé. Mais comme les larmes sont éphémères, les affects sont mouvants, par essence. La conjonction du savoir et de l'affect est ainsi volontiers fugace et leur disjonction reprend rapidement ses droits. C'est pourquoi, il était particulièrement bienvenu que ce témoignage, éclairant d'une lumière crue ce dont Lampedusa est le théâtre, se prolonge par un forum se situant, quant à lui, à la jonction de la psychanalyse et de la politique, s'inscrivant dans la subjectivité de l'époque, mais l'élucidant aussi, à partir d'un savoir qui tienne compte du réel de la jouissance.

Les propos que Jacques-Alain Miller a tenus en ouverture de ce forum firent précisément valoir l'actualité de cette disjonction entre savoir et affect pour mieux la rendre sensible. En affirmant que la mémoire, et précisément le devoir de mémoire, peut être le nom même de l'oubli, il a mis en exergue ce genre de savoir qu'on tient à sa disposition, mais auquel manque la marque qui l'arrimerait à notre corps.

Et n'est-ce pas justement de cette disjonction franche entre le savoir et le corps que l'abstention au second tour des dernières élections présidentielles françaises était l'indice ? Ce moment semble loin déjà. Pourtant, c'était hier. Ne pas choisir quand l'enjeu n'est autre que des vies humaines – non pas seulement des vies théoriques, mais des vies incarnées, P. Bartolo nous l'a alors assez fait sentir –, ne revient-il pas *in fine* à savoir que le Front national est un parti xénophobe, mais ne l'éprouvant pas assez, à rester dans l'incapacité de traduire ce savoir en acte politique ?

Le temps 1 de l'après-midi de dimanche appelait ainsi résolument un temps 2 qui vint à point nommé avec ce forum.

À propos de migrations, de savoir et d'oubli, les premières pages de « La Chose freudienne » sont enseignantes. Après avoir une première fois évoqué, dans le « Rapport de Rome », l'anhistorisme dont un certain nombre de psychanalystes se rendent coupables (2), Lacan y revient deux ans plus tard. Quel est l'oubli qu'il vise alors une nouvelle fois ? Non pas l'oubli dont se rendraient coupables les ennemis de la psychanalyse, ni même celui provenant de la « terre où Freud de par sa tradition ne fut qu'un hôte de passage » (3). Non, l'oubli que vise Lacan est plus coupable encore, en ce que « la pire corruption est celle du meilleur » (4). L'oubli qu'il vise est celui des psychanalystes qui, Juifs en l'occurrence, au sortir de la Shoah ou plutôt de l'émigration qui en était l'alternative (ceux-là choisirent les États-Unis), s'oublièrent eux-mêmes comme Juifs et comme psychanalystes dans la nécessité de vivre encore. Sauvant effectivement leur peau, mais se trahissant à peine sortis d'affaire, ils en moururent d'une autre manière à ce qu'ils étaient. En substituant l'effacement de la doctrine freudienne à celui « des stigmates de [leur] provenance » (5), puis la profession de « managers des âmes » (6) à leur fonction d'analyste, sans doute visaient-ils à se débarrasser de la double malédiction qui les frappait comme Juifs, d'une part, et comme analystes (et porteurs à ce titre de la peste freudienne), d'autre part. Ils choisirent ce faisant la guérison comme remède à la souffrance (ornière de la psychothérapie) et l'oubli comme remède à un savoir, celui-là trop incarné. Ces deux options procédaient du même principe réactionnaire visant un impossible retour à un état antérieur, peut-être d'autant plus idéalisé qu'il était à jamais perdu.

Autre chose est de consentir à se laisser toucher par l'histoire qui nous marque, fût-ce quand elle nous identifie par moment aux pestiférés qui la peuplent, ou plutôt justement pour cette raison-même. Car c'est en ce lieu qu'une malédiction peut devenir une chance de rester vivant, aux deux sens de ce terme. C'est en tout cas l'une des lectures possibles du retour à Freud de Lacan lorsqu'il écrit « La Chose freudienne » quelques dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, dédiant ce texte à sa femme, Sylvia.

So what ? se demandera-t-on peut-être. Quelle leçon pour aujourd'hui ? Eh bien, la voie qu'il nous indique dans ces pages me semble se dessiner ainsi : affirmer le tranchant de la découverte freudienne et celui de l'œuvre de Lacan, s'en faire d'autant plus les messagers qu'on la reconnaît ici ou là comme la peste même, ne pas plus céder sur ce qui lui donne éventuellement ce caractère pestilentiel que sur notre désir, car ils sont l'endroit et l'envers d'une même pièce, être ce faisant plus et mieux soi (c'est-à-dire aussi plus et mieux hors de soi) que nous ne l'étions hier, plus et mieux lacaniens en somme. Et pour cela, se fier aussi à ses affects pourvu qu'ils soient référés au point de réel qui nous marque et dont ils se font l'indice, s'y fier comme au savoir qu'on en peut arracher, car là est aussi l'éthique de la psychanalyse.

1 : 4e congrès de l'Eurofédération de psychanalyse, « La clinique hors les normes », Bruxelles,1er & 2 juillet 2017, www.pipol8.eu
2 : Cf. Lebovits-Quenehen A., « Aujourd'hui : depuis hier et pour demain », *Lacan Quotidien*, n° 728, 26 juin 2107.
3 : Lacan J., « La Chose freudienne », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 402.
4 : *Ibid.*, p. 403.
5 : *Ibid.*, p. 402-403.
6 : *Ibid.*, p. 403.

Apprendre à vivre avec la psychanalyse ?

par Virginie Leblanc et Fabian Fajnwaks

> « Les professeurs de toute […] science se trouvent partout en grand nombre. On a vu même des enfants en posséder si bien quelques-unes, qu'ils auraient pu les enseigner. Mais l'art de vivre, il faut toute la vie pour l'apprendre ; et, ce qui t'étonnera peut-être davantage, toute la vie il faut apprendre à mourir. Tant de grands hommes, brisant tout importun lien, ont dit adieu aux richesses, aux emplois, aux plaisirs, pour se consacrer jusqu'au dernier jour à cette unique science de vivre ; et néanmoins presque tous sont sortis de la vie sans avoir, de leur aveu même, trouvé ce secret. » (1) (Sénèque)

Comment mener une vie heureuse, quel est ce secret de la *beata vita* ? Est-il possible d'apprendre à résister à ses craintes, à faire avec les passions, à trouver une juste position dans le monde ? C'est la conviction de Sénèque, dès le I^er^ siècle après J.-C. : une « thérapeutique des passions » (2) est possible pour répondre à cette quête de l'humanité face à sa condition mortelle et à la difficulté de se déprendre de la douleur physique et morale. Ses lettres à Lucilius, opportunément renommées *Apprendre à vivre* (3) au moment de leur nouvelle traduction, il y a peu, sont devenues un véritable *best seller.*

Pour les disciples des stoïciens ou des épicuriens, on peut s'éduquer grâce à des « exercices spirituels ». Cette pratique de la maîtrise de soi se répand aujourd'hui suivant d'autres méthodes, extrêmement proches en cela qu'elles se fondent sur l'idée d'un accès possible à un certain apaisement par une forme d'autocontrainte. La méditation en est une, dont un des représentants, chaque matin sur une grande chaîne de radio, donnait à entendre cet été des conseils pour cultiver sa « vie intérieure » (4). Les multiples thérapies de développement de soi en sont une autre modalité, se présentant à l'occasion comme des formations pour apprendre à gérer son stress, à mieux communiquer avec les autres ou à travailler dans l'urgence.

Face à l'idée parfois émise que se connaître soi-même permettrait de résoudre bien des conflits intérieurs ainsi que de trouver des comportements plus adaptés, que répond la psychanalyse ? Certains pourraient penser qu'elle se rapproche de cette marche du monde vers l'*apprentissage de soi*. Devrait-elle opérer une « mise à jour » pour continuer d'exister – comme le clament ceux qui la condamnent pour insuffisance d'efficacité en matière de réadaptation comportementale des individus –, alors même que Freud et Lacan s'attachèrent si fortement à la distinguer de la philosophie ou d'une maïeutique socratique ? Lacan répétait que l'aboutissement d'une cure n'était pas la sagesse et que nul progrès ne s'y réalisait, à l'image de toute vie humaine. Comme il l'assénait aux étudiants de Yale en 1975 : « il n'y a pas de progrès. Ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre. Comme on ne sait pas ce qu'on a perdu, on croit qu'on a gagné » (5).

« Apprendre, désir ou dressage », le thème des 47^es^ Journées de l'École de la Cause freudienne (6), pourrait conduire d'emblée à penser que l'intitulé contient dans sa formulation même la réponse et que notre orientation serait bien sûr : « Feu sur le dressage et cap sur le désir ! Apprendre, c'est forcément toujours lié au désir inconscient ! » Et pourtant…

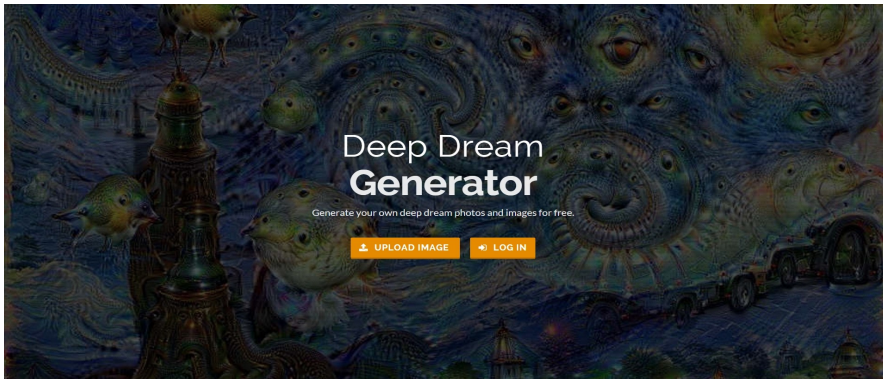
En faisant résonner et jouer ensemble les trois signifiants qui composent ce titre, on pénètre dans la complexité de leur nouage. N'est-il pas vrai qu'on n'apprend à parler, à lire, qu'on ne grandit, ne passe de caps, jamais sans la présence d'un Autre, dont on se soutient sans doute autant qu'on tente de se démarquer ? Cela suppose aussi de concéder d'abord à entrer dans ce discours de l'Autre qui nous préexiste, de faire rentrer les gestes de son corps dans les moules préconçus qui offrent d'évoluer dans le quotidien du monde – tout autant que dans les pratiques artistiques les plus élaborées. Est-ce ainsi qu'il faut comprendre les mots de Lacan sur le fait que le savoir est *à prendre dans l'Autre* (7) ?

On saisit à quel point ce thème se loge au cœur du parcours analytique : y déployer les signifiants qui le déterminent de toujours permet à l'analysant d'avoir chance de désactiver leur prise sur le corps et de débusquer son propre destin. On *apprendrait* donc aussi dans l'analyse, mais de quelle façon ? S'il est bien un lieu éloigné du dressage, c'est le divan, et l'amour de transfert est pourtant un levier qui n'a rien du forçage ! Alors comment diable surgirait un savoir qui pourrait sembler préexistant, celui de l'inconscient, à prendre dans l'Autre ? Ici s'ouvre un vaste terrain d'exploration intrinsèque à notre champ : le statut de ce savoir, dont le sujet de l'inconscient est séparé alors que c'est le sien, et qui cherche à se faire entendre et à s'écrire dans l'analyse, au-delà d'une simple mise au jour et mise en forme que pourrait induire le sens du verbe « apprendre » dans sa dimension la plus freudienne, celle de la levée du refoulement.

Il s'agit donc de mettre l'accent sur ce verbe dans toute la dimension active qu'il induit, sur le mouvement physique, presque corporel, qu'il suppose, là où le savoir serait à (re)cueillir. Plus qu'un mouvement vers l'accumulation de connaissances, c'est bien le retranchement, l'élagage et une forme d'extraction que nous enseigne le déploiement de la cure dans le rituel de sa répétition. Celle-ci, pour reprendre la célèbre comparaison freudienne, fonctionne davantage *per via di levare*, à la manière du sculpteur (8) dénudant peu à peu la matière, pour aller à l'os, au noyau intime de la jouissance qui nous anime. Est-ce à dire qu'un tel procédé reviendrait à « sculpter sa propre statue » pour reprendre une expression de Plotin, soit à pratiquer un de ces « exercices spirituels » que nous évoquions précédemment ? Ce serait sans compter sur le registre du surgissement, du jaillissement qui est celui de la parole qui vient en analyse dans le fil des associations et porte un savoir survenant bien souvent par surprise, là où on l'attendait le moins. Un savoir très éloigné du « Connais-toi toi-même » socratique, donc. Cette voie suppose une renonciation qui engage le corps parlant et sa faille constitutive, soit sa division, qui le sépare à jamais d'une quelconque identité à soi et met en question *a fortiori* toute connaissance d'un « soi ».

Une telle voie permit à Freud de saisir que le transfert pouvait se révéler, non pas un obstacle, mais bien une solution temporaire et de l'élargir au champ plus vaste de l'apprentissage pour faire entendre comment une certaine forme de dressage se noue au désir corrélé à un autre auquel on s'identifie et qui « intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire » (9). Qu'en est-il aujourd'hui de ces deux notions du transfert et de l'identification, propres à provoquer le désir, y compris le désir d'apprendre ?

En cette rentrée les interrogations sur le devenir des élèves et des professeurs tiennent le haut du pavé. Le débat classique sur l'apprentissage de la langue par la méthode syllabique ou globale est relancé par le nouveau ministre de l'Éducation nationale. Comment favoriser la concentration et l'effort que nécessite tout apprentissage quand les objets connectés semblent tenir à disposition tout le savoir du monde ? Les machines peuvent d'ailleurs « apprendre », et même « profondément » (*deep learning*) – elles en viendraient même à rêver, comme l'a récemment montré Google en révélant les images de rêve produites par son réseau *Deep Dream*. Cela justifie-t-il d'assimiler cette forme d'apprentissage et la nôtre ? Inspirée par ce qu'on connaît du fonctionnement des réseaux neuronaux, la Silicon Valley se réjouit d'avoir trouvé une application technologique au fonctionnement des algorithmes à partir du vivant, alors qu'on connaît à peine ce qui se passe dans les synapses. Et l'on rêve déjà de généraliser cela à l'apprentissage… Si les programmes informatiques deviennent dotés d'« intelligence artificielle », il n'est pas certain du tout que leur logique réponde à des fonctions subjectives. En outre, il importerait également de se demander à quelle place vient l'expérimentateur, avec quel désir d'apprendre.



Lacan avait montré, dès la fin des années soixante, à quel point les discours de la science et du maître infiltraient le discours universitaire. Face à ce qui apparaît maintenant comme une véritable et profonde mutation des domaines de la connaissance et du savoir, les remaniements, voire le renouvellement de la notion de transmission pointent vers la même ligne de fuite, soit celle de la place de l'Autre : le dressage s'indexe-t-il toujours au désir d'aller lui extraire un bout de savoir ? Le réseau métonymique de la Toile serait-il en passe de remplacer définitivement les maîtres et pères freudiens ou doit-on le considérer comme une formidable chance de provoquer le désir d'apprendre *autrement* ? Le signifiant ultime qui nous représenterait définitivement, pas davantage que la façon de répondre au réel du sexe et à celui de la mort, ne gisent quelque part dans les tréfonds d'une page web : si chaque nouvelle génération est toujours un peu plus *digital native*, enfant de la dématérialisation du savoir, il n'en reste par moins qu'elle est surtout enfant du langage et de la faille constitutive de sa garantie qui demeurent précisément les moteurs du désir, et peut-être même du désir d'apprendre en premier lieu.

Apprendre se dévoile ainsi comme tout autre chose que ce qu'une première perception du terme pouvait donner à penser : extraction plutôt qu'accumulation, il est le lieu d'un subtil nouage entre désir et dressage où se lient la parole et le transfert pour un sujet, aux prises avec le trou dans le savoir qu'exhibe notre condition d'être parlant et avec sa jouissance, à propos de laquelle il s'agit sans doute autant d'en apprendre que d'apprendre à la manier. À cela, la machine ne change rien, et voilà pourquoi il s'agirait alors de réfléchir non contre elle, non grâce à elle, mais en tenant compte d'elle. Lors de nos 47es Journées d'étude, en petites salles simultanées comme en plénière, les samedi 25 et dimanche 26 novembre, ce sont les trajets de sujets de notre temps qui seront exposés, éclairés par la pratique et le discours analytiques qui permettent de montrer le tranchant du réel auquel nous expose le fait de se lancer dans le mouvement d'apprendre, et la manière d'y faire avec.

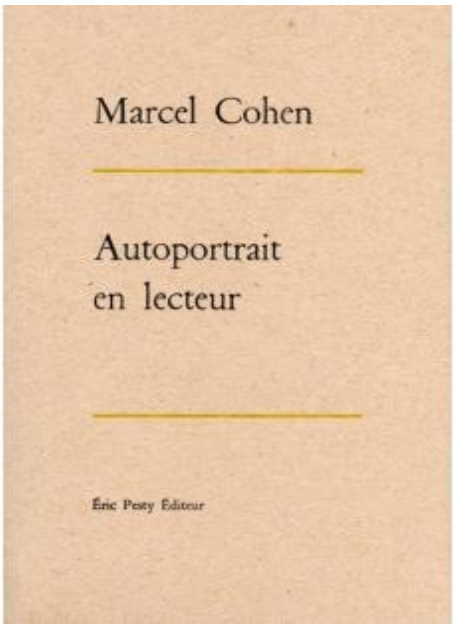
1 : Sénèque, *De la brièveté de la vie*, VII, *Œuvres complètes*, trad. J. Baillard, Hachette, 1861.
2 : Cf. Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Albin Michel, 2002.
3 : Sénèque, *Apprendre à vivre*, choix de lettres à Lucilius et trad. A. Colomb, éd. revue et augmentée, Arléa, 2001.
4 : Cf. la chronique estivale de Christophe André sur France Culture, « La vie intérieure », été 2017.
5 : Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines » (1975), Scilicet, n°6/7, Paris, Seuil, Coll. Champ Freudien, 2005, p. 37.
6 : « Apprendre, désir ou dressage », 47es Journées de l'École de la Cause freudienne, Paris, 25 & 26 novembre 2017 : www.desiroudressage.com
7 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975, p. 88-89 : « Faut-il tout ce détour pour poser là question du savoir sous la forme – *qu'est-ce qui sait* ? Se rend-on compte que c'est l'Autre ? – tel qu'au départ je l'ai posé, comme le lieu où le signifiant se pose, et sans lequel rien ne nous indique qu'il y ait nulle part une dimension de vérité, une *dit-mension*, la résidence du dit, de ce dit dont le savoir pose l'Autre comme lieu. Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, et dans l'Autre, et qu'il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'*apprendre*. »
8 : Cf. Freud S., *La technique psychanalytique* (1904-1919), PUF, 1953.
9 : Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 2002, p. 137.

www.desiroudressage.com
https://www.facebook.com/desiroudressage/
@aprenDDre

LECTURES

Qu'on lise…

par Nathalie Georges-Lambrichs



Marcel Cohen nous livre aujourd'hui un *Autoportrait en lecteur.* Ce nouveau titre fait suite à *L'Homme qui avait peur des livres*, même si le volume est paru en norvégien il y a vingt-cinq ans déjà. Hasard pur, simple contingence, dit l'auteur, qui a toutefois augmenté le texte de son manuscrit pour l'édition française. Le lecteur a donc faite sienne l'expérience de la peur et il nous en livre ici le résultat.

« L'École et l'Université devraient servir à faire comprendre qu'aucun livre parlant d'un livre n'en dit davantage que le livre en question ». Ainsi parle Italo Calvino dans *Pourquoi lire les classiques* (Points-Seuil, 1984, p. 9). Dans sa préface, Philippe Sollers rapproche Calvino de Pasolini à qui, à première vue pourtant, tout, dit-il, l'oppose : « le point de ressemblance, entre ces deux esprits libres, est une réalité trop souvent oubliée : un écrivain est d'abord un corps verbal pour qui la Bibliothèque est vivante, effervescente » (*Ibid.*, p. 1). Et il ajoute : « La Bibliothèque n'est pas en cours de destruction, c'est *nous* qui le sommes par rapport à elle. Écrire et lire sont comme deux fonctions s'éloignant de plus en plus l'une de l'autre : tout le monde se croit capable de la première (d'où le nombre des prétendants), mais personne ne s'imagine incapable de la seconde (et pourtant, il est facile de constater à quel point la misère de la lecture s'accroît). Sujet de roman fantastique : une société où il n'y aurait plus que des "écrivains" et plus de lecteurs. Une société de la subjectivité marchande devenue folle. La maladie est en cours » (*Ibid.*, p. 2).

Marcel Cohen semble en avoir pris acte. Écrivain, il ne l'est jamais qu'en recueillant, notant, transcrivant, lecteur de toute chose tombée sous ses yeux, par lui re-marquée et digne d'être mise en exergue, soulignée, reprise. Ses *Faits* ressemblent à des mobiles : donnant à lire des fragments déjà écrits, ils se touchent, parfois se heurtent, s'attirent parfois ou se repoussent, résonnent, rappellent, composent pour chaque lecteur une lecture désordonnée, insatisfaisante, à jamais incomplète. Chaque « fait » exige d'être pris en considération, qu'on lui donne sa mesure, qu'on assume son trop ou son peu de sens, et surtout le fait qu'il coexiste avec tous ces autres, formant avec lui une collection définitivement disparate et provisoire. Chaque fait demande, exige qu'on le retienne ; plus : qu'on en tienne compte. Chaque fait bouscule « on » en silence, pour faire place à « je ».

Le pas suivant de Marcel Cohen nous donne aujourd'hui à penser qu'il s'est identifié au laboratoire dans lequel sont suivis les progrès de « la maladie […] en cours » diagnostiquée par Sollers, pour l'expérimenter personnellement, ni plus ni moins. Refusant depuis qu'il écrit de jouer les prolongations de la littérature en tant que magie, de la fiction en tant que charme, obstinément rivé au symptôme de l'alexie, il le cerne de plus en plus près et l'apprivoise pour mieux le traiter par des lectures, rien que des lectures. Ces lectures n'ont pas ou plus d'autre ordre que celui qu'il est bien obligé de composer. Il ne dit pas – comme il le précisait pour les *Faits* – que cet ordre est aléatoire, il ne nous en dit rien, ne nous donne aucune clé, nous sachant affectés, chacun, du même mal, et sachant que personne d'autre que nous-même ne peut le prendre, ce mal, en compte, selon son ordre/désordre propre. Marcel Cohen sait que c'est le corps qui est en cause, en jeu, en question, le corps qui n'est pas-tout verbal et donc une illecture foncière, qu'il prend, pour sa part, à bras-le-corps, sans maudire ni récriminer.

Il a pris acte du désordre qui touche le « joint intime du sentiment de la vie » en tout lecteur dont l'enthousiasme ou le refus sont inessentiels au regard de ce qui importe : qu'on lise. Car la lecture est bien ce qui est tombé au chevet de la psychanalyse, maladie d'époque, maladie d'un amour médecin mort de sa belle mort moliéresque, dont la résurrection attendue n'a qu'un temps, temps dévolu à une entreprise de lecture, entre les lignes de ce qui se profère sur la couche, la bouche de l'analysant malade des lettres volées qui infestent sa parole.

Ces lettres volées sont les déchets de la loi symbolique qui a rendu l'âme à Auschwitz. Pour lire une phrase de Lacan (*Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, 2006, p. 295) à la manière de Lautréamont lisant Pascal ou Vauvenargues dans *Poésie 2*, si la loi symbolique « est une accumulation », elle est dénumérotée ; ce n'est plus un rangement, c'est un dérangement permanent, un désordre dans lequel l'idée de manque n'est plus qu'un fantôme.

Et pourtant, à ces revenants qui le hantent, et nous en lui, et bientôt lui en chacun de nous, Marcel Cohen rend la parole. Il transcrit dans cet *Autoportrait* son agenda de lecteur, sans date, renvoyant à la fin du volume les références des lieux où les retrouver, pour en savoir plus. Chaque phrase lue de ce volume est ainsi un appas, un aiguillon, mais aussi une pierre, d'achoppement ou d'angle, dans nos jardins, dans nos éphémérides. « Un autoportrait d'où l'artiste aura eu l'élégance de se retirer », est-il notamment écrit dans ce livre dans un passage plus Marcel Cohen que Marcel Cohen.

Ce n'est donc pas un hasard si la quatrième de couverture invite à lire ce livre aux allures de pot-pourri comme il convient de lire, c'est-à-dire en allant du temps perdu au temps retrouvé : le point de capiton est au rendez-vous car l'auteur achève de nous surprendre en nous tirant sa révérence sur un bon mot de Proust, « petit Marcel » pour l'occasion, narrant un savoureux dialogue ultra-mondain débouchant sur « le rien qui crée », vérifiant que « le sujet est celui qui compte […], qui reprend à sa charge *das Ding*, […] *das Ding* qui cause supporte, irradie, anime la parole – la parole qui préserve les droits du rien ». (Le Séminaire, livre IX, « L'identification », leçon du 7 mars 1962, inédit).

« Si vous saviez ce que je n'ai pas lu, vous sauriez tout ». Ce propos de Lacan, incident, éclaire de biais la lecture singulière qui s'effectue dans la parole analysante, faute de quoi, d'analyse digne de ce nom, il n'y a point.

Il me revient en écho à la suite ouverte des livres de Marcel Cohen, toujours à lire et relire, ordonnée qu'elle est au chiffre de notre temps.

Lacan Quotidien – En route !

Lacan quotidien reprend sa diffusion. Sa route ? Celle qui se trace avec les auteurs, pour les lecteurs, toujours plus nombreux. Celle qui dit ce qui se pense avec l'orientation lacanienne.

Fort de son exergue, « Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande » (Lacan), interprétant le monde, le *malaise dans la civilisation*, comme Freud s'y était attelé dès l'invention de sa science. Comptant sur les étincelles aussi qui ravivent nos lanternes.

Dès maintenant je prends la suite de Daniel Roy, Rédacteur en chef pendant une période brève, mais ô combien intense ! Tous, nous le remercions.

Lacan Quotidien poursuit donc. Non sans l'éthique des conséquences de ce qui, après coup, aura mis sa marque dans l'histoire de la psychanalyse : l'immixtion de son interprétation dans le champ même du politique et de l'opinion. Dans l'urgence de l'acte, pour faire barrage à l'extrême-droite. Et au-delà, avec un nouveau souffle sur le champ freudien. Les concepts que Jacques Lacan nous a légués donneront l'assise pour faire surgir l'envers du discours qui le mène, ce monde. — Yves Vanderveken

---

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.